

LA VIE PARISIENNE



HEROLD

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 80 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES COLONIES**

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

MARTINI

Vermouth de Turin
LE MEILLEUR



PRINTEMPS 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST

CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

Après les repas
2 ou 3

Pastilles Vichy-État facilitent
la digestion.

SOLDE des MODÈLES tailleur et Robes, dep. 50 fr.,
de la Maison BLANCHARD, 3, Fg St-Honoré.

CORSET MATRAY "Le Réaliste"
depuis 100 fr. en
21, rue Royale, PARIS.

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 90

JULES HAUTECOEUR & FILS
172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS

EAUX-FORTES * POINTES SÈCHES * ENCADREMENTS

BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION **ACHAT SOUS BOIS** PARFUM GODET
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

"SOURIRES DE PARIS"

Magnifique porte-folio de 16 ESTAMPES GALANTES grand
luxe mesurant 37x28, signées des maîtres Steinlen, Willette,
A. Guillaume, Poulbot, Préjelan, Gerbault, H. Mirande, Iribe, H. Boutet, etc.
Ces 16 estampes sont prêtes à décorer : garçonnières, cabines
de navires, chambrées, réfectoires, tranchées, etc., et évoque-
ront pour nos vaillants soldats le charme et le sourire de nos
délicieuses Parisiennes. Les 16 estampes : 6 fr. F^o poste recom.
Nouveauté : L'Heure du Pêché, roman galant par Antonin Reschal ; 3 fr. 50.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris

"EROS"

Série d'estampes INÉDITES
en couleurs de
Fabiano, Kirchner, Hérouard,
Léonnet, Léo Fontan, etc.
Catalogue illustré
sous pli fermé : 0 fr. 50.

Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRET

FLACON : 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

Argus EN VENTE
DANS
TOUTES
LES
BONNES
MAISONS

PHILLIPS 32

FONDÉ EN 1879

L'ARGUS DE LA PRESSE

Le plus ancien bureau de coupures de journaux

37, Rue Bergère, Paris

lit, dépouille par Jour

14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

ÉDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES par Charles Derennes	NOS AMIES ET LEURS AMIS par R. Coolus
LE PREMIER PAS par Abel Hermant	LES VRILLES DE LA VIGNE par Colette Willy
DANS UN FAUTEUIL par Pierre Veber	LA FOIRE AUX CHEFS- D'OEUVRE, par Jacques Drèsa
LES CAPRICES DE NOUCHE par Charles Derennes	LE PLAISIR TENDRE par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-
poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ON DIT... ON DIT...

**Le talisman sauveur.**

Tous les Français haïssent la Kultur, qui inspire à nos ennemis tant de crimes et de parjures. Et pourtant un de nos compatriotes ne saurait maudire tout à fait cette épouvantable religion de la Force; elle a eu pour lui des égards, dont il est lui-même tout étonné.

Ce Français, excellent patriote, est notre confrère M. Ch.chet. Il possède dans un des départements qui, après avoir été saccagés par les envahisseurs, ont été reconquis par nos soldats, une maison de campagne. Il y séjournait, au mois d'août dernier, et l'approche soudaine de l'ennemi le força d'abandonner précipitamment sa propriété, sans même prendre le temps d'emporter ses meubles, de ranger ses bibelots...

Quand il revint, après la victoire libératrice de la Marne, le village où se trouve sa maison n'était plus qu'un amas de décombres calcinés; mais — ô miracle! — sa maison elle-même était à peu près intacte. Le jardin avait été piétiné, le salon et la salle à manger souillés; mais enfin rien n'avait été détruit, ni même volé. M. Ch.chet n'en croyait pas ses yeux, quand, en pénétrant dans sa chambre à coucher, il eut l'explication du mystère; près de son lit, sur la table de nuit, se trouvait encore ouvert un livre qu'il avait eu la curiosité de feuilleter avant de s'endormir, le soir qui précéda son départ, et ce livre était *La Science de la logique*, de Hegel. Ce bréviaire de la philosophie allemande avait été le talisman sauveur qui avait paralysé la fureur destructrice des Vandales... M. Ch.chet n'en est pas devenu hegelien pour cela!

**Du ring au zénith.**

Carp.ntier, notre boxeur national, s'était engagé au début de la guerre comme sapeur-aérostier. Mais il fut vite las des ballons. C'est trop gros. C'est vieux jeu...

Il a voulu devenir aviateur et, après un stage de quelques mois à Avord, c'est chose faite maintenant. Il est pilote breveté et va partir lancer des flèches et des bombes sur les têtes pointues des Boches.

L'apprentissage de Carp.ntier fut aisé. Il faillit toutefois tomber l'autre jour, à Foécý, petit village du Cher... dans un magasin de porcelaines!

**L'actualité en fanfreluches.**

L'intervention de l'Italie dans le conflit européen devait — il fallait s'y attendre! — avoir sa répercussion dans la mode. La coquetterie féminine, dont nous avons déjà signalé les tendances guerrières, parfois d'une fantaisie un peu exagérée, a saisi avec empressement cette occasion d'inaugurer un chapeau nouveau, le grand chapeau des *bersaglieri* à plumes de coq: il faut avouer, d'ailleurs, que cette coiffure posée un peu de travers et retenue sous le menton par un ruban noir, a sur certaines têtes blondes une crânerie tout à fait charmante. Et il s'allie à merveille avec la jupe courte et les chaussures blanches...

Une charmante actrice, M^{lle} Lisette B.rny, a voulu manifester d'une façon plus voyante son enthousiasme pour nos nouveaux alliés: elle se promenait, l'autre jour, en toilette verte et blanche avec, au côté gauche de son corsage, un écusson italien. C'est peut-être se pavaiser un peu trop.

Enfin on nous a dit que certaines maisons de couture préparent des créations italianophiles; la maison A..... va créer la robe Pisanella. Nous aimons trop M. Gabriele d'An...zio pour ne pas être ravis de la nouvelle.

**La militarisation des jambons.**

Dernièrement, on avait réquisitionné, à Riom, de ravissants petits disciples de Saint-Antoine. Ils étaient roses et jolis. On les emmena à la gare et on scella le wagon: sur la portière, un brave employé armé d'un respectable pot de colle apposa:

PORCS MILITAIRES

Est-ce qu'il y aurait donc, par hasard, des porcs civils?

Coincidences.

Vous souvenez-vous de Rémy Couillard?... Voyons... Cherchez bien!... Il fut, il y a cinq ou six ans de cela, un jeune homme dont on parlait beaucoup et que l'on rencontrait à Montmartre...

Dominique Bonnaud avait fait une chanson sur lui, du reste excellente. Dans toutes les revues de tous les music-halls, il y avait « la scène de Rémy Couillard ».

Car Rémy Couillard — voyons, vous vous en souvenez bien maintenant — était le valet de chambre de M^{me} Steinheil, impasse Ronsin.

Eh bien, nous pouvons donner aujourd'hui d'excellentes nouvelles de Rémy Couillard.

Sa célébrité ne lui a pas tourné la tête. Il est resté un brave garçon et un garçon brave.

Il est dragon. Il a été cité à l'ordre du jour et il va recevoir la médaille militaire...

Mais voilà bien une coïncidence effarante:

Il a été blessé. Et blessé, il a reçu, sur le front, les premiers soins d'un médecin major...

Or ce médecin major est le docteur Ach.ran qui le premier fut appelé à constater le décès du peintre Steinheil et de M^{me} Japy, après le drame...

**Pour passer le temps.**

A l'Hôtel de Ville de Paris, on doit s'ennuyer beaucoup, car on s'efforce actuellement de distraire ceux de nos édiles qui ne sont pas mobilisés. On les a abonnés à des journaux gais, et on a acheté pour le « service de la bibliothèque » divers jeux de cartes, de dominos, de jacquet, etc...

Parfois les partenaires manquent... Alors, nos bons édiles — ils ne sont pas fiers — appellent un huissier ou un gardien de bureau.

Pendant ce temps, on oublie les émotions du moment.

**Un sonnet.**

On sait que M. Camille Pelletan, qui vient de mourir, fut dans sa jeunesse un poète ardent. Il publia beaucoup de sonnets dans des revues très rive-gauche et il en éparpilla davantage encore dans les boudoirs de ses amies. Une de celles-ci, M^{lle} Janine Pay.rt, a bien voulu nous communiquer ces vers qui jadis lui furent adressés par le plus chevelu de nos politiciens:

TES YEUX

*Ils ont la profondeur du grand ciel automnal
A l'heure où le soleil à l'horizon s'efface,
Où les nuages font un immense palace,
Qui se dresse brillant sur le sombre des vals.*

*Ils ont la beauté douce et l'éclat sans rival
De la fleur se cachant sous la mousse rapace,
Ils savent caresser et sous le ciel fugace
Parler éloquentement, langage original.*

*Ils ont et savent tout, eux, perles uniques
Ayant le fauve éclat de leurs seurs aqualiques.
Ils savent se fermer lorsqu'un tendre baiser
Effleure longuement leur blanche paupière
Et puis se réouvrir, gais, à la lumière,
Langoureux et contents, tendres énamourés.*

Ce sont là d'assez piètres vers; mais il est bien dommage tout de même que M. Camille Pelletan ne se soit pas voué exclusivement à la poésie!

**Une offre cordiale.**

L'excellent M. Cr.pel, député de l'Ain, est, dans le civil, fabricant de tuiles: c'est, au dire de tous, un fort honorable industriel, qui exerce son commerce avec une régularité et une honnêteté au-dessus de tout éloge.

Dernièrement il se trouvait avec un ministre. De quoi causait-on? Peu importe. Toujours est-il qu'on en arriva à parler situations sociales.

— Moi, je fais des tuiles... A votre service, mon cher Ministre.

M. Aug.gn.ur, car c'était lui, ne parut pas enchanté de la proposition.



LA VIE PARISIENNE SUR LE FRONT

Le soldat français a besoin de gaieté, et c'est ce qui explique le succès extraordinaire que *La Vie Parisienne* obtient dans les tranchées. Nous sommes fiers des lettres que nous recevons de tous les points du front pour nous remercier d'apporter, chaque semaine, un peu de grâce souriante à nos vaillants combattants.



La lecture de *La Vie Parisienne* sur le front.

Le plus agréable cadeau que l'on puisse faire à nos soldats est de les abonner à « *La Vie Parisienne* ». Nous sommes en mesure de faire parvenir régulièrement notre journal sur n'importe quel point du front.

LES ESTAMPES ARTISTIQUES de LA VIE PARISIENNE

Le succès de nos estampes artistiques imprimées en couleurs sur papier de grand format (30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur) nous a encouragés à mettre en vente

Quatre Estampes nouvelles

(*Le Chapeau neuf*; — *le Petit accroc*; — *le Songe d'une nuit de carnaval*; — *le Galant prétexte*.)

Chaque estampe est mise en vente séparément au prix de :

UN FRANC

(*Franco par la poste 1 fr. 25 pour la France et 1 fr. 50 pour l'étranger.*)



Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, **2 fr. 30** le demi-kilog., est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.
Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.

CHEMINS DE FER DE L'EST

SAISON THERMALE 1915

A dater du 15 juin, les principales villes d'eaux de la région de l'Est (*Marligny, Contrexéville, Vittel, Bourbonne, Luxeuil et Plombières*) seront desservies par des trains temporaires et des correspondances spéciales.

Entre *Paris, Vittel, Contrexéville et Marligny* un train express de chaque sens circulera l'après-midi avec des voitures directes de 1^{re} et 2^e classes:

Départ de Paris à 13 heures; arrivée dans les villes d'eaux vers 19 heures.

Départ des villes d'eaux entre 12 et 13 heures; arrivée à Paris à 18 h. 40.

Pour *Plombières et Luxeuil*, des trains directs locaux circuleront entre Lure et Plombières, en correspondance à Lure avec les trains express permanents partant de Paris à 8 heures et y arrivant à 21 h. 5. (*Voiture directe de 1^{re} et 2^e classes.*) Ces trains seront en correspondance à Aillevillers pour *Plombières* avec les express permanents de Nancy à Dijon:

Départ de Paris à 8 heures.

— Dijon à 13 —

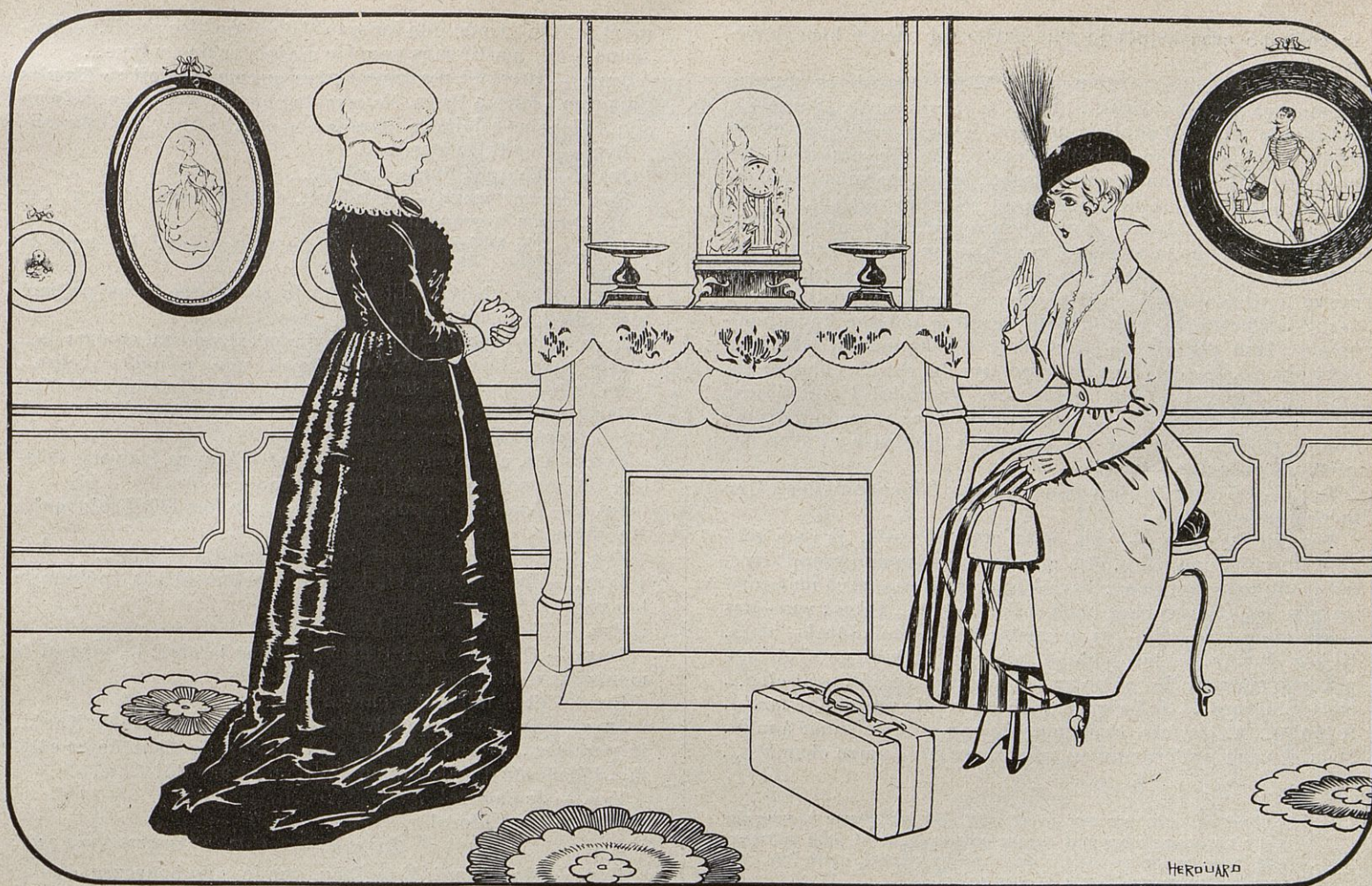
Arrivée à Luxeuil et Plombières entre 15 et 16 heures.

Un service de trains en navette fonctionnant entre *Vitrey et Bourbonne* reliera cette dernière station aux mêmes trains express de Paris à Belfort et de Nancy à Dijon.

Consulter l'affiche spéciale et le Livret Chaix



Pour recevoir franco par la poste, adressez **3 fr. 50** au Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet.



LA RÉFUGIÉE

DANS le petit château qu'habite chaque été M^{me} Darbois, près de Versailles, un antique et touchant landau, — l'auto a été réquisitionné, — vient de déposer deux dames. L'une est M^{me} Darbois elle-même, vieille personne au visage tout ensemble austère et très doux; l'autre est une jolie jeune femme de vingt-cinq à trente-cinq ans : toilette élégante, mais un peu en désordre; et un de ces visages si soignés d'habitude qu'on devine, encore qu'il demeure charmant, qu'il n'a pas eu ce matin-là tous les soins qui lui sont dus.

En septembre mil neuf cent quatorze.

MADAME DARBOIS. — ... Et voici votre chambre. C'est la chambre d'ami. Ne protestez pas! Jamais elle n'accueillit d'amie plus sympathique... Pauvre petite! A propos, votre nom?

EVE, avec un certain accent belge. — Mille excuses, madame, de n'avoir pas pensé à me présenter encore : Eve Mondbercke... Je suis tellement émue, touchée...

MADAME DARBOIS. — Laissez donc!... Quand je pense à ce qui vous est arrivé!... Ce dut être affreux n'est-ce pas? Au fait, vous me l'avez déjà raconté... La veille, vous étiez tranquille, près de Bruxelles, comme tout le monde... Et puis, tout à coup, on annonce : « Les uhlands! »... Racontez... Racontez encore!...

EVE. — Ah! si vous saviez les horreurs que nous rapportaient ceux qui fuyaient devant eux!...

MADAME DARBOIS. — Comme vous avez dû avoir peur, vous, si jolie!

EVE. — Je n'avais pas peur, savez-vous... Je pensais à mon père et à ma mère, restés dans Liège...

MADAME DARBOIS. — Pauvre chérie! Et votre mari... Car vous êtes mariée, n'est-ce pas?

EVE. — Oui, avec un industriel, qui possède une usine de quatre cents chevaux-vapeur... et qui sert depuis le premier jour dans la cavalerie...

MADAME DARBOIS. — Comme de juste... Enfin, c'est tout de même une chance...

EVE. — Qu'il serve dans la cavalerie?

MADAME DARBOIS. — Non. Une chance que je vous aie rencontrée... Ah! hier, quand, passant par hasard devant la gare du Nord, je vous ai vue toute seule... sur votre banc... si triste, si désemparée, avec votre petit sac à la main... Une tasse de chocolat avant de vous reposer, n'est-ce pas?

EVE. — Merci mille fois, madame: je sors d'en prendre...

MADAME DARBOIS. — C'est vrai!... Alors, je ne veux pas vous déranger plus longtemps. (*Fausse sortie.*) D'ailleurs, vous êtes ici chez vous... Jetez-moi à la porte si je vous ennuie... Un mot seulement: êtes-vous contente?

EVE. — Il me semble que je suis mieux que cela: presque heureuse.

MADAME DARBOIS. — Vous semblez, par moment, avoir envie de pleurer, pourtant!

EVE. — Oh! vous savez, le contentement, le bonheur, les larmes, bien souvent ça se touche...

MADAME DARBOIS. — Pauvre, pauvre chérie!... Mon Dieu, j'oubliais!... Avez-vous du linge?

EVE. — Ne vous inquiétez pas. J'ai pu jeter l'indispensable dans mon sac à main...

MADAME DARBOIS. — Voyons, montrez... Mais, ma chère enfant, rien de cela ne résistera deux fois à nos lessives provinciales... C'est trop fin, trop beau... Oh! une idée!... Il y a dans cette armoire tout le trousseau de ma défunte bru... On faisait solide, à l'époque... Prenez ces chemises à coulisses, ces pantalons à broderies... Il paraît que ce n'est plus de mode... Enfin, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas?

EVE. — Je vous suis profondément reconnaissante, madame.

MADAME DARBOIS. — Il n'y a pas de quoi, je vous l'offre, c'est de bon cœur. Quant à vos robes... Non! Non, je ne veux pas que vous dépensiez vos quatre sous... j'en ai trois ou quatre, des robes; j'en ai trop! Nous partagerons; nous sommes justement à peu près de la même taille...

EVE, vaguement terrifiée par cette perspective. — Oh! madame,

le costume avec lequel je suis partie est encore bien convenable...

MADAME DARBOIS. — Justement. Vous le garderez pour les dimanches... Et là-dessus... (*Nouvelle fausse sortie.*) Seigneur, où ai-je la tête?... J'oubliais de vous dire que mon petit-fils va arriver en moto, d'un instant à l'autre... Moi je serai peut-être absente : oui, des courses au village... Alors, ne vous inquiétez pas si vous entendez du bruit dans la chambre voisine... Je n'ai pas pensé à le prévenir, vous comprenez... Si vous vous rencontrez avant que je revienne, vous n'aurez qu'à le prier de se présenter à vous... Jean. Il s'appelle Jean... Et gentil, si vous saviez!... Dix-neuf ans... Il faisait ses études de droit à Paris, avant la guerre, — ce qui m'obligeait à habiter Paris moi-même... Son père et sa mère sont morts quand il était tout petit encore, de sorte que c'est moi qui l'ai élevé, et bien élevé, j'ose le dire... Un vrai diable, par exemple! Un polisson, même... (*Baissant la voix.*) Croyez-vous que ce garnement, depuis quatre mois, menait une vie de bâtons de chaise et avait des relations avec une actrice!

EVE. — Oh! que c'est vilain!... Vous la connaissiez? Une méchante femme?

MADAME DARBOIS. — Non. Mais, ces choses-là, ça vexent souvent plus fort une mère, et à plus forte raison une grand'mère, qu'une femme légitime... J'avais beau me dire que ça manquait un peu de jeunesse chez nous, à Paris et ici... Dites : vous êtes aussi bonne que jolie — ne protestez pas, j'en suis sûre! — alors, tâchez d'avoir sur lui quelque influence... Qu'il ne s'échappe pas trop souvent, lui qu'on va me prendre bientôt, peut-être... Mais je bavarde... Je bavarde... Ah! la vieille pie que je fais!... A tantôt... Cette fois, c'est pour de bon... Le déjeuner à midi. Mais si vous préférez qu'on vous serve dans votre chambre...

Au fond du parc, un peu avant midi. Un tout jeune homme que nous ne connaissons pas encore et une jeune et jolie personne que nous connaissons déjà devisant lendrement, assis très près l'un de l'autre sur l'herbe, mains unies...

JEAN DARBOIS. — Mais ne te trouble donc pas comme ça, ne prend pas ces airs de biche aux abois. C'est que je la connais, ma grand'mère! Des courses au village? Ça veut dire deux bonnes heures de bavardages, avec invitation à déjeuner chez le notaire ou le curé!... Tu as l'air toute chose... On dirait que ça t'ennuie d'être contente... Dis donc, elle a pourtant rudement bien réussi, notre petite combine!

EVE. — Presque trop!... Ça m'affole... Oh! petite canaille... petite canaille chérie! Il me semble que je rêve... Je n'y crois pas encore... C'était tellement fou!

JEAN, *plein de ses classiques.* — Ce n'était pas fou, c'était mieux que vrai; c'était vraisemblable... J'ai monté notre bateau comme s'il s'était agi de bâtir une pièce... Car, tu sais, c'est décidé : après la guerre, je plaque mon droit pour devenir auteur dramatique!

EVE. — Une idée qui en vaut une autre. Pour te la pardonner, j'ai besoin de me dire que je ne t'aurais peut-être pas connu si tu n'avais pas eu depuis le lycée cette lubie-là!

JEAN. — Ah! oui, bien sûr... Si nous ne nous étions pas rencontrés au dîner mensuel des *Non joués*...

EVE. — Et si le hasard ne nous avait pas placés l'un près de l'autre!

JEAN. — Un brave homme, le hasard!

EVE. — Gros bêta! Est-ce que je lui reproche quelque chose!... Oh! et la tête que faisait Amédée!

JEAN. — Une vilaine tête.

EVE. — Tout de même, mets-toi à sa place!

JEAN. — C'est ce que j'ai fait le soir même.

EVE. — Oui, mais lui se disait : « Voilà une sacrée petite bonne femme en l'honneur de qui je me fends de cent louis par mois... et qui, tout à l'heure, va me raconter qu'elle a la migraine... »

JEAN. — Tu n'as pas risqué une entorse à la cervelle pour inventer autre chose, c'est une justice à te rendre.

EVE. — Bah! puisque ça suffisait... et que ça a suffi trois mois!...

JEAN. — Mais quand ça n'a plus suffi...

EVE. — Ça, c'est différent... La guerre, c'est de ces choses qu'on ne prévoit pas, auxquelles on ne pense pas plus qu'à la

mort... Et je t'avoue que lorsque j'ai vu Amédée partir, le troisième jour... partir sans pouvoir me laisser un centime...

JEAN. — Brrr! Et ma grand'mère qui me répétait : « Tu n'as plus rien à faire à Paris. Ne compte plus sur moi pour avoir un sou... Viens me rejoindre immédiatement... » Ah! c'était du joli!

EVE. — Tandis qu'à présent...

JEAN. — Nourrie, logée, habillée...

EVE, *avec une moue.* — Habillée... c'est presque de trop! Car je t'ai dit que ta grand'mère...

JEAN. — Ne te frappe pas... Je te déshabillerai de temps en temps.

EVE. — Mon chéri!... Et quand je pense que tu as préparé tout cela d'A jusqu'à Z!...

JEAN, *modestement.* — Une idée qui m'est venue... comme ça... tout à coup... Ma tante Aglaé avait une réfugiée belge... Grand'mère en voulait une elle aussi; chaque fois qu'elle allait à Paris, elle rôdait devant la gare du Nord... Alors, je me suis dit : « Après tout, Eve est Belge... »

EVE. — Ça, c'est vrai. Mon père, né à Anvers, est venu s'établir à Montmartre quand j'avais six mois.

JEAN. — Ainsi!... Et puis, tu as joué une fois *M^{lle} Beulemans* à Montélimar.

EVE. — Ce qui me permet d'avoir l'accent à volonté...

JEAN. — En tout cas, ici, tu as été rudement à la hauteur de ton rôle!

EVE. — Tu me l'avais si bien fabriqué!

JEAN. — Oui... le mari industriel dans le civil, le papa et la maman investis dans Liège...

EVE. — Et la mise en scène!...

JEAN. — Pas mal en effet... Le banc devant la gare du Nord... le petit sac... Grand'mère m'avait dit qu'elle allait de ce côté-là... J'étais sûr qu'elle tiquerait... Ça n'a pas raté!

EVE. — Je l'adore!

JEAN. — Je t'adore!

Longs baisers, et mieux encore. Après quoi :

EVE. — Mon Dieu! Mon Dieu, que je suis heureuse d'avoir joué *M^{lle} Beulemans* à Montélimar!

Fragment d'une lettre écrite le jour même par M^{me} Darbois à sa meilleure amie :

« ...Bien entendu, je compte toujours sur ta prochaine visite, en dépit de la guerre, comme les autres années. Tu m'excuseras, par exemple, de ne point t'avoir réservé ta chambre ordinaire... Elle est occupée... C'est même toute une histoire. Je te la raconterai de vive voix... Mais, toi qui me reprochais d'être trop sévère pour mon Jean, de ne pas lui laisser assez de liberté, si tu savais quel mauvais tour j'ai fait semblant de me laisser jouer, pour être sûre de l'avoir ces temps-ci toujours près de moi, ce pauvre petit qu'on va peut-être bientôt me prendre!... »

CHARLES DERENNES.

PRINTEMPS DE GUERRE

L'heure n'est pas aux madrigaux, mes camarades,
Et l'on sera sévère à ceux-là qui viendront
Chanter, amoroso, de tendres sérénades
Au rythme du canon farouche et du clairon ;

Mais, sans soupirs amers, mais, sans regrets maussades,
Tous les « poilus » que vous consulterez diront
Que, sans femmes, les jours décidément sont fades
Dans les cantonnements évacués du « front ».

De ce Printemps dix-neuf cent quinze on pourrait dire
Qu'il lui manque à la fois l'élégance et le rire
De la « promise », et de l'épouse et de la sœur.

Mais notre sacrifice est empli de douceur :
N'es-tu pas, entre toutes les femmes, chérie
Toi, la Mère, et l'Épouse, et l'Amante... ô Patrie?

THÉODORE BOTREL.

LES JEUX DU PRINTEMPS

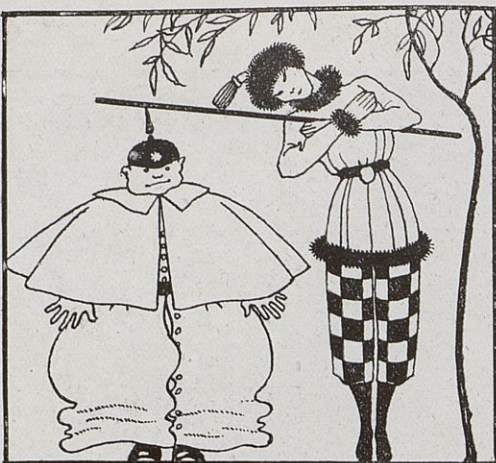
Dessin de R. Préjelan.



UNE PARTIE DE CHAT PERCHÉ



M^{lle} Karsavina a toujours sa petite trompette.



Nijinski joue du bâton, comme dans Petrouchka.



Fokhine, le vaillant archer du Prince Igor.

LES HÉROS DES BALLETS RUSSES SUR LE FRONT...

L'ÉTERNEL EMBUSQUÉ



« O fils de Pélée, n'oublie pas que tu n'es qu'un mortel!... » (ILIADÉ.)

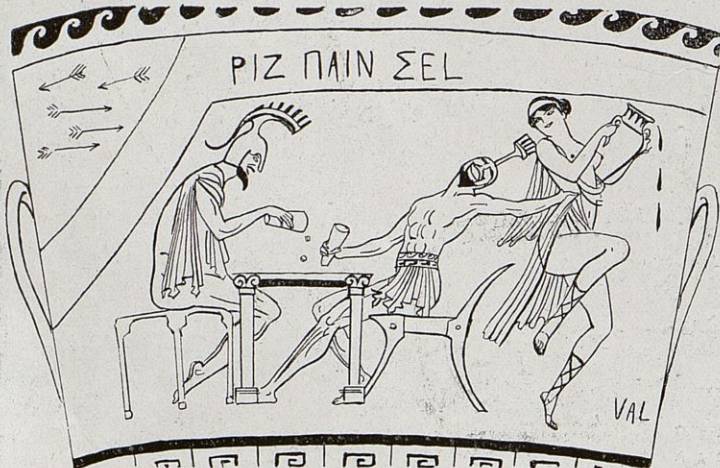
C'est à vous vaillants défenseurs auxiliaires de nos arrières-lignes que je dédie cette étude historique... Là! tout beau! Calmez le courroux naissant, la noble et légitime indignation qui vous anime chaque fois que l'on prononce devant vous le mot — pourtant belliqueux — d'embuscade. Je n'entends point renouveler ici les trop faciles railleries dont on vous a abreuvés depuis dix mois, au sujet de vos uniformes trop neufs, de vos cuirs trop bien astiqués, etc., etc., etc... Les plaisanteries les plus courtes sont

les meilleures et celle-ci a vraiment trop duré.

C'est donc un plaidoyer en votre faveur que j'entreprends. Il faut louer votre fermeté d'âme, votre belle énergie. Vous avez, à votre manière, admirablement réalisé le vœu du maître Forain: « Pourvu que les civils tiennent! » Vous, demi-civils, demi-militaires... vous avez tenu! vous tenez encore! vous tiendrez jusqu'au bout!

Vos belles qualités de résistance morale et de ténacité inébranlable, vous les devez à vos illustres ancêtres dont certains furent glorieux. L'embusqué n'est point, en effet, un produit de cette guerre, mais un produit de toutes les guerres, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils se battent.

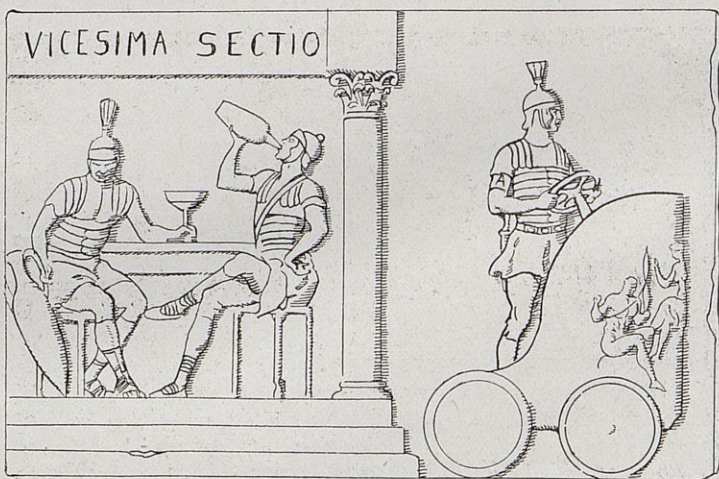
Au temps d'Homère, deux guerriers fameux fondèrent votre corporation sur d'impérissables bases. L'un d'eux était l'artifi-



« Pendant que les vaillants Athéniens souffraient tant de maux en Sicile, Alcibiade séduisit la femme d'Agis, roi de Sparte... » (THUCYDIDE.)

cieux Ulysse, roi d'Ithaque, lequel sous le fallacieux prétexte de combiner des plans d'attaque se hâta maintes fois vers sa tente, lorsqu'il y avait quelque péril imminent dans les tranchées. L'autre, plus glorieux encore, c'est Achille lui-même, Achille au pied léger (ce qui devait le rendre incomparable dans la retraite), le bouillant Achille, discoureur éloquent, duelliste renommé, mais qui n'aimait point les hasards de la mêlée... Il fut le « premier pistonné », sa bonne déesse Pallas-Athéna intervenant en personne pour le retenir à l'arrière chaque fois qu'il songeait à se jeter dans le feu de l'action.

Pendant que le bouillant Achille hésite incertain s'il tirera le glaive du fourreau ou modèrera ses transports, Pallas-Athéna, la déesse aux yeux vert de mer, accourt de l'Olympe. Elle saisit le héros par sa chevelure épaisse: « Arrête! s'exclame-t-elle; arrête



Pour oublier ici la guerre et ses horreurs Tu trouveras du vin, des parfums et des fleurs. (HORACE.)

et rengaine cette arme dangereuse! Contente-toi donc de discourir sans avancer... » (ILIADÉ, Chant I.)

Et le bouillant Achille, docile et résigné, retourne dormir sous sa tente.

A Rome, les embusqués notoires sont légion. La chose était fatale dans un pays qui était continuellement en guerre avec ses voisins. Parmi ces gloires de l'embuscade citons d'abord Marcus Tullius Cicéron qui abandonna en hâte l'armée de Scylla lors de la campagne contre les Marses.

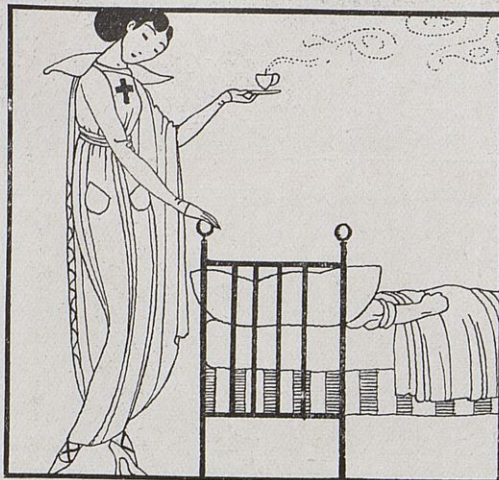
Mais le plus illustre, le plus avéré, le plus sincère aussi fut le bon poète Horace dont l'horreur pour la guerre n'était égalée que par amour de la vie. Je n'en veux pour preuve que ce passage de l'Invitation à Varus (Odes II, 7).

Te voilà revenu, mon vieux compagnon d'armes
Que tant de fois j'ai cru victime des combats...
Pour ma part, je l'avoue avoir jeté là-bas
Mon bouclier pour fuir... La vie a tant de charmes!

Là-bas, c'était à Philippes, la seule bataille à laquelle eût assisté



Le spectre de la grenade.

M^{me} Ida Rubinstein, en ange des ambulances.

Quelques pointes inédites.

NOUVELLES DANSES RÉGLÉES PAR LE GRAND-DUC NICOLAS

Horace. Il ne s'y conduisit pas en héros bien que tribun militaire, et dès le début de l'action il quitta le combat pour aller composer des vers... Après quoi d'une traite il revint à Rome où il... s'embusqua comme scribe dans les bureaux d'un censeur. Rien de nouveau sous le soleil!

Les Croisades aussi eurent leurs embusqués. En premier lieu, ceux qui, laissant la foule des fidèles se ruer en avant « comme des sauterelles qui n'ont pas de roi et vont ensemble par troupes », prirent le temps de se commander des costumes et « suivirent de loin » tel Bohémond de Normandie « qui n'était qu'artifice et ruse et ne songeait qu'aux beaux bénéfices de telle aventure » (*Chronique de Comnène*), tels aussi les Provençaux qui ne quittèrent point l'arrière-garde et dont le chroniqueur Raoul de Caen disait : « Autant la poule diffère du canard, autant les



« De ces escuiers moult y'avoit dans l'ost qui plus dispos estoient à garder les bagages qu'à férir des coups. » (GUILLAUME DE TYR.)

Provençaux diffèrent des Francs. Ils vendaient aux autres nations du chien pour du lièvre, de l'âne pour du chevreau... de là ce proverbe : Les Francs à la bataille, les Provençaux à la victuaille. »

Mais le plus bel exemple d'embuscade à l'occasion des croisades fut la fête célébrée le 9 février 1454 à la cour du duc des Flandres, Philippe le Bon. « Au cours de ces réjouissances, raconte la chronique de Jean Du Clercq, un éléphant entra portant sur son dos une tour... C'était l'entremets pitoyable... Une nonne vêtue de satin noir et blanc en descendit; ce rôle était tenu par un jeune compère, maître Olivier de la Marche, qui représentait l'Eglise en deuil. Le duc jura serment de la délivrer, puis tous ses chevaliers à sa suite. Des tournois et carousels se succédèrent pendant plusieurs jours. » Après quoi, comme on avait dépensé dans ces magnificences tout l'argent de la croisade, personne ne partit...

Des embusqués encore et quels embusqués! Pimpants, fardés, parfumés, efféminés, pire encore... les mignons de Henri III. Si certains d'entre eux, Quélus, Maugiron, sont braves, les autres

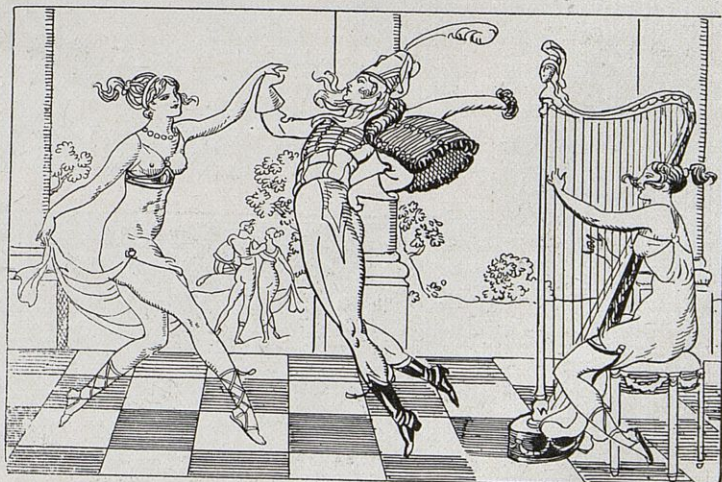


« Ces petits messieurs sont fanfarons : ils ont trop peu d'esprit pour s'apercevoir qu'on les raille... » (DANCOURT.)

bataillent surtout dans les alcôves. « Ce ne sont, dit L'Estoile dans son *Journal*, qu'amateurs de combats où l'on ne risque point de mourir d'un grand coup de dague... Ils fuient le péril tout en se donnant air de militaires impertinents. »

Car c'est là, ne l'oublions pas, un trait dominant de la psychologie de l'embusqué : il déguise une âme pacifique sous un vêtement et un titre guerrier.

En voici un autre qui vit grand. Il fut un moment le pseudo roi de France : Charles-Albert de Luynes premier ministre et favori de Louis XIII. Celui-là trouva le bon moyen pour concilier son goût de l'uniforme et son instinctive horreur du

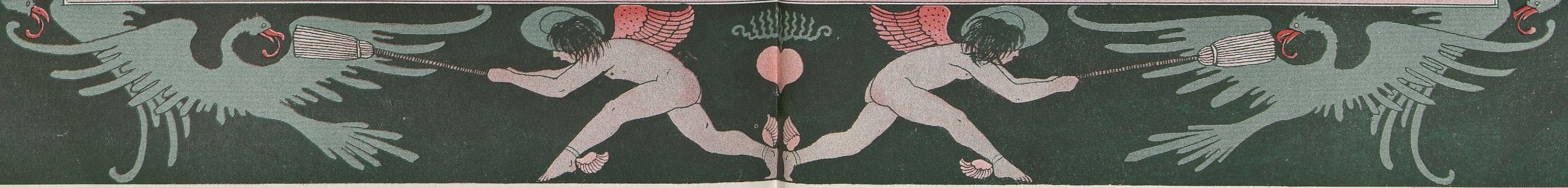


« Tandis que l'ennemi foule le sol sacré de la Patrie, des officiers trainent encore sur le Grand Cours leur élégance de ci-devant. »

(GAZETTE NATIONALE DE 1792.)

Le Cœur à ses Raisons

G.B. 1915



danger; il se fit nommer connétable, puis garde des Sceaux. En temps de paix il était militaire; en temps de guerre, il rendait la justice.

Le croirait-on? Sous la Révolution, sous le Consulat, sous l'Empire, il y eut encore des embusqués.

Dans la *Gazette Nationale* de 1792, on lit : « Tandis que l'ennemi foule le sol sacré de la patrie, cherchant à étouffer sous ses pas la Liberté naissante, des officiers suppôts de l'ancien régime traînent encore sur le Grand Cours leur élégance de ci-devant qui craindraient de ternir leur linge à la fumée de la poudre. » Ce n'est pas très correctement exprimé, mais ce sont là des choses que n'eût pas désavouées M. Clemenceau dans son *Carnet des embusqués*.

Sous le Directoire et le Consulat, c'est au Palais-Royal que l'on rencontre les embusqués. Les estampes de Delencourt nous les montrent à plusieurs reprises, fringants sous l'uniforme au milieu des Phrynés parisiennes.

Sous l'Empire... si invraisemblable que cela paraisse, il y avait aussi des embusqués. A plusieurs reprises, Napoléon — précurseur de M. Millerand — tenta de les débusquer... Il n'y réussit pas... ou du moins pas toujours car en ce temps-là — comme en celui-ci — il y avait souvent une femme influente à la base de l'embuscade, et Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, aimait à se voir entourée de jeunes officiers « que n'avaient pas tannés les champs de bataille ». Le mot est d'elle!

Et puis, en ce temps-là, comme en celui-ci, il y avait les bureaux... notamment les bureaux de la Censure!

*C'était pas la peine
Non pas la peine assurément...*

Coupons, coupons... pour n'être pas coupé.

La Restauration fut l'âge d'or des embusqués. A vrai dire tout le monde alors était embusqué dans l'armée. On se montrait du doigt ceux qui ne l'étaient pas et voulaient se battre. C'étaient les *vieilles gardes* de l'Empire qui se vengeaient de ce dédain par des coups de sabre et des chansons satiriques sur les gardes du corps : « porcelaine bleue qui ne va pas au feu ».

Et puis, viennent la Monarchie de Juillet, 1848, le Second Empire. On se bat, on s'embusque. 1870! Les caricatures foisonnent; je citerai la plus typique. Elle représente d'un côté un soldat tombant à la renverse le front troué d'une balle, de l'autre à la terrasse d'un café du boulevard, un officier harnaché de neuf tenant à la main un drapeau qu'il brandit triomphalement. Et voici la légende :

MOURIR POUR LA PATRIE.
Celui qui le fait. Celui qui le chante.
... Il faut de tout pour faire un monde!

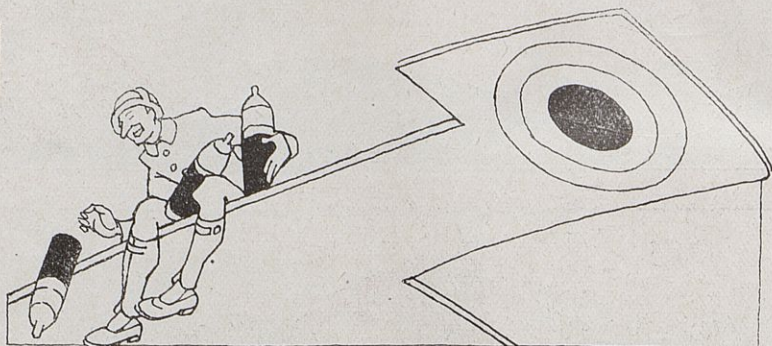
MAX DUBOURG.



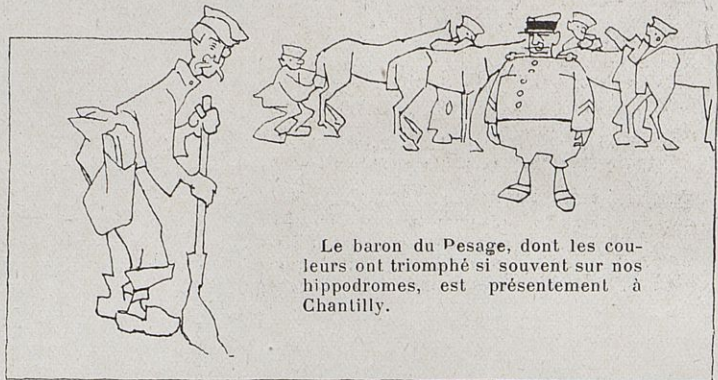
(Nous remercions la censure de nous avoir autorisés à maintenir, dans notre journal, cette rubrique estivale et mondaine.)



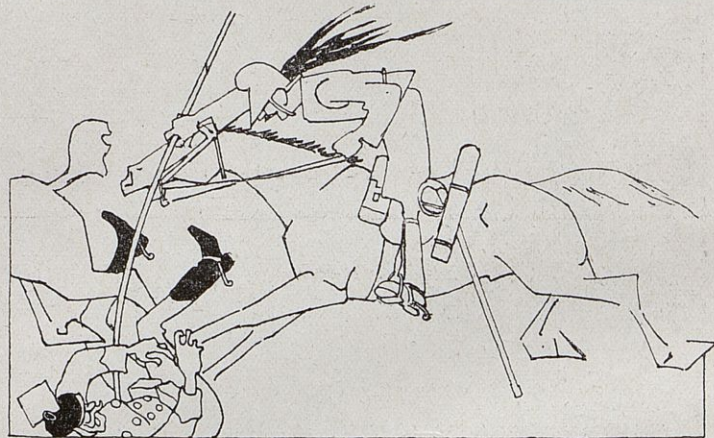
Au château de Latour-Prengarde, près d'Arras, le vicomte de Folleuil a organisé dernièrement un tournoi de bridge des plus selects.



Comme tous les ans, à pareille époque M. Zéphyr Icare, le sportsman bien connu, est parti pour Ostende. Il s'y est rendu en aéroplane et son séjour a été fort court.



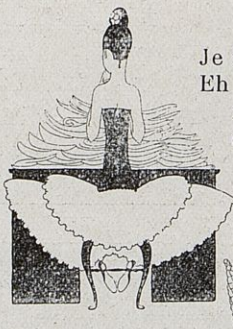
Le baron du Pesage, dont les couleurs ont triomphé si souvent sur nos hippodromes, est présentement à Chantilly.



Devançant l'époque habituelle des chasses à courre, le comte de Vautrait poursuit déjà la grosse bête en Argonne.

SERGE OU LE SENTIER DE LA VERTU

30 mai.



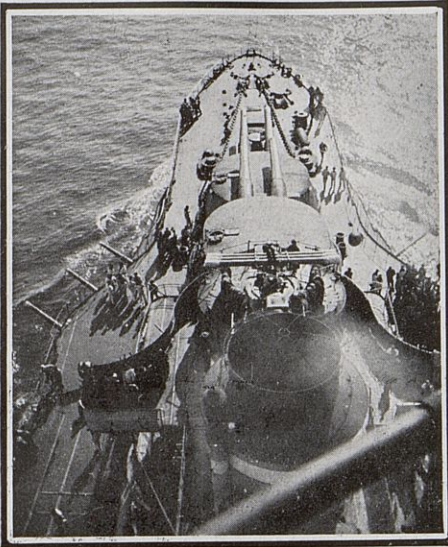
Je te dis tout, n'est-ce pas, Francine?... Eh bien, voilà, je suis amoureuse, mais amoureuse!... Enfin, je ne crois pas avoir éprouvé dix fois dans ma vie une passion pareille.

Tu voudrais savoir comment, et où cette folle aventure a commencé?... Bah, je n'en fais pas mystère, et je te le raconterai sans plus d'embarras.

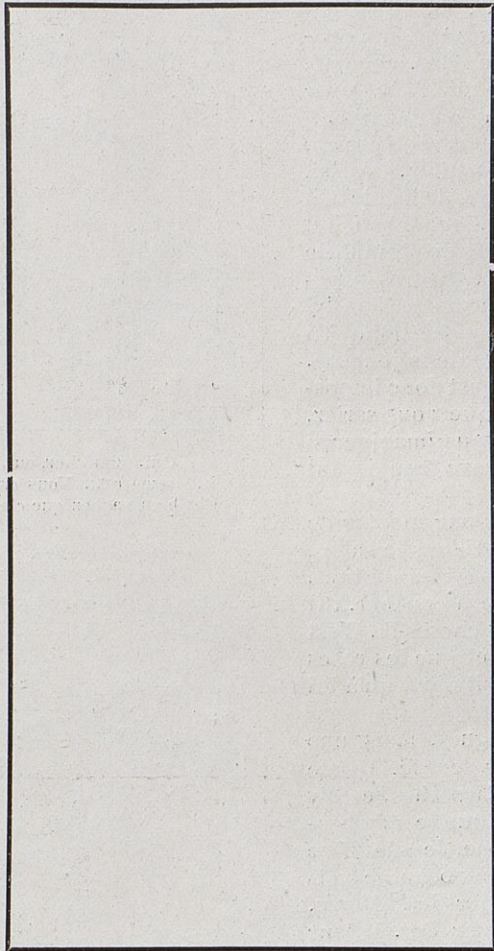
C'était lundi dernier, au départ solennel de l'ambulance russe. Après la cérémonie, voilà mon amie Solange qui me présente un officier russe : « Le capitaine Serge Donoloff... » Ma chère, un homme charmant! Un peu timide, un peu raide, et parlant le français avec une gêne légère, mais aussi avec un accent qui chantait d'une façon délicieuse, et des « donc », et des « Vous pouvez vous imaginer », et des « Voyons, déjà, madame », modulés sur le ton d'une barcarole... D'ailleurs, Serge est grand, mince, très distingué. Il porte des aiguillettes blanches sur sa tunique café au lait. Sa culotte bleue, ses bottes, sa casquette à cocarde, ses gants frais, son sabre, sa toute petite

L'Album de Guerre

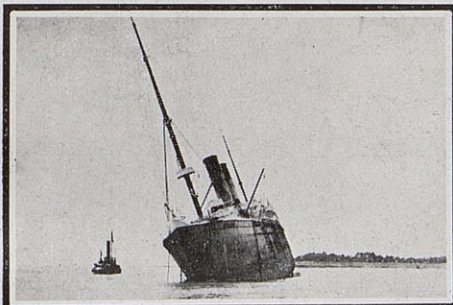
de LA VIE PARISIENNE



« PARIS » DANS LES DARDANELLES
L'avant du destroyer *Paris*.



UN POILU QUADRUMANE
La mascotte d'une de nos batteries.



L'ÉCHOUAGE DE LA « CHAMPAGNE »
près de Saint-Nazaire.



LES VANDALES ONT PASSÉ LÀ!
Ruines de la jolie église de Lihons (Somme)



LES HOMMES DES BOIS
Une de nos tranchées dans les forêts de l'Argonne.



UN OBUS NON ÉCLATÉ
pris « tout vivant » dans une église.



moustache et ses yeux bleus, il y a de quoi faire tourner la tête à de plus résistantes que moi. Ajoute à cela trois ou quatre croix — y compris la Légion d'honneur, tu sais — qui luisent sur sa poitrine comme des bijoux : car c'est un héros, qui a gagné son premier galon en Mandchourie, et qui vient de faire toute la campagne du Caucase.

Bref, tu peux m'en croire, il est irrésistible. Aussi, quand il m'a demandé s'il pourrait me rendre visite, dame! je lui ai permis de venir à six heures dans mon petit jardin de Neuilly, c'est-à-dire au moment où le crépuscule s'annonce déjà. Tu n'ignores pas que c'est la minute la plus tendre de la journée. Froissant une rose dans sa main, il m'a dit : « Il est donc impossible qu'on ne vous trouve pas jolie... Est-ce que vous seriez, voyons donc, si impitoyable?... Vous pouvez vous imaginer si un sauvage du Caucase, ainsi que je suis, se trouve ému devant vous?... »

Il n'y a que quatre ou cinq petites marches pour monter de mon jardin dans l'hôtel; et une fois qu'on est dans le salon, mon Dieu, il suffit que s'ouvre une petite porte de rien du tout, et comme par enchantement, voici la chambre à coucher... Il y a une fée qui arrange au printemps toutes ces choses-là. C'est la fée qui veut que les pâquerettes foisonnent, et que les roses embaument : elle est puissante et redoutable, il n'y a qu'à lui céder. C'est ce que nous avons fait, Francine.

Je te le répète, ce n'est pas un frivole béguin, mais une passion immense. J'appartiens à Serge pour la vie. Il me demanderait de retourner avec lui dans les Carpathes, et d'y aller cuire sa popote et recoudre ses boutons, que je m'y rendrais avec joie. Je le suivrais au bout du monde. Je suis fière de lui, et dès demain ou après-demain, s'il fait beau, je vais commencer par aller le promener dans le Sentier de la Vertu, au Bois, à midi. Cela embêtera nos petites camarades. Il leur racontera ses souvenirs de Mandchourie et du Caucase, les froids terribles qu'il a supportés, les obus, les charges à la baïonnette, les cavalcades et les jours d'enthousiasme... C'est si prenant, quand il narre tout ça de sa voix paisible et mélodieuse! Il m'a montré sa photographie à cheval : il a l'air d'un cavalier de légende... J'en suis folle, te dis-je!... A bientôt, ma petite Francine, je te tiendrai au courant de mon exquise et belle aventure. Je t'embrasse tendrement.

LUCIENNE.

2 juin.

Hélas, Francine, comme l'amour dure peu! C'est curieux, Serge me prierait aujourd'hui de l'accompagner seulement jusqu'à Rouen, que je me demande si je m'y résoudrais bien volontiers. Pourquoi ce changement? Je n'y comprends rien, rien, rien...

A moins que ce ne soit l'influence de ce sale Sentier de la Vertu!

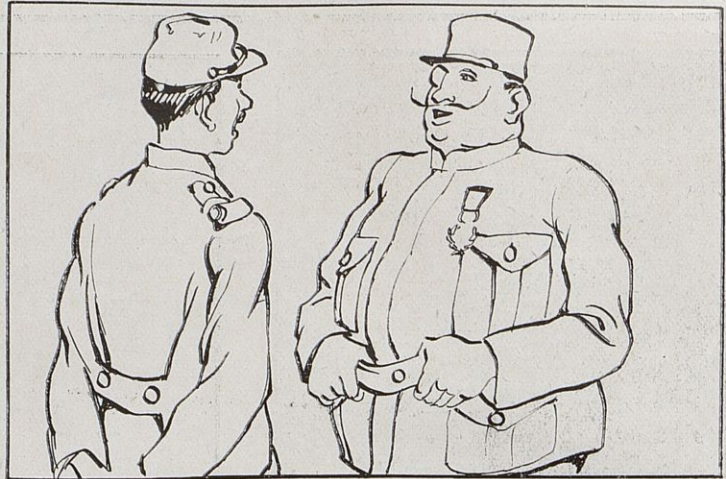
C'est vrai, aussi, tout est si plat, si mesquin là-dedans, on s'y sent tellement rococo, tellement bête, à la vieille mode de 1914 ou de 1913 enfin!... Mon Serge, que j'avais trouvé si ravissant dans mon coin de jardin à Neuilly, m'a presque produit l'effet d'un provincial dans ce stupide Sentier. A peine si je m'explique pourquoi...

Je suis arrivée là, hier, vers midi moins dix. L'auto m'a déposée au commencement des Acacias, comme d'habitude, et je me suis mise à marcher dans le Sentier, innocemment et tranquillement. C'était une matinée éblouissante, et il y avait pas mal de monde...

Ou du moins, j'ai cru qu'il y avait

UN HÉROS MÉCONNU

TARTARIN DES BATIGNOLLES



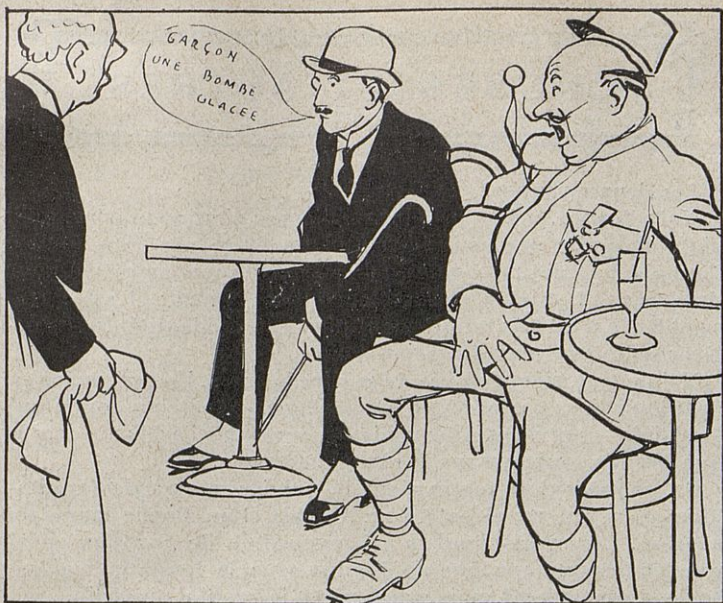
— Oui, mon cher, oui, j'ai fait jusqu'à présent campagne à Paris... Cela vous fait sourire?... Vous croyez qu'il n'y a qu'au front qu'on court des dangers? Eh! bien sachez que c'est par miracle que je suis encore en vie.



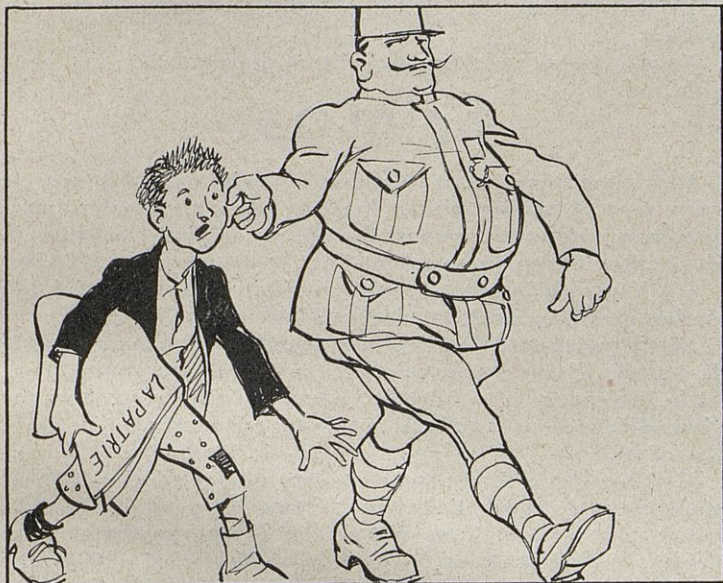
Pas plus tard que la nuit dernière, tel que vous me voyez, je suis tombé dans un trou de mine...



Et plusieurs fois, sans mon sang-froid et ma résistance, j'aurais été fait prisonnier.



Les journaux n'en disent rien, mais il n'est pas rare que, sur les boulevards, il soit question de bombes.



Et, sans vouloir me vanter, j'ai été assez heureux pour arrêter moi-même un dangereux individu qui vendait la patrie tous les jours.



Mes nuits mêmes sont troublées par des alertes continuelles. Il faut toujours que je sois sur le qui-vive... Et vous verrez que, malgré tout, on ne me donnera pas la croix de guerre!

beaucoup de monde : vue de loin, en profondeur, cette foule de flâneurs semblait assez bien remplir l'allée. Cependant, dès qu'on s'y avançait, peuh!... il y avait tout juste quatre chats et un tondu, ma chère.

Et quelle drôle d'assemblée! Des Argentins, des Espagnols, des Américains, des Suédois gras et blonds... Quant à des Parisiens? Où sont-ils, les Parisiens?... Tiens, parbleu, ils sont au front, ils ne croupissent pas dans cette mare aux canards qui est le Bois de Boulogne — cette mare aux grues, plutôt!... Je parle pour les autres, bien entendu.

Ah, certes, il en reste, des Parisiens. Mais quoi! ce ne sont que des gigolos qui font encore des versions latines, ou bien des bonzes qui étaient jeunes au temps de nos chères mamans. Il y a encore M. Helleu : bon, ça t'égaie, toi, de voir passer M. Helleu? Moi, j'en pleure... Et puis nous avons le docteur, le fameux docteur qui dansait le tango, aussi souple qu'un bâton, tu sais, l'année dernière? Et puis, nous avons Sem, qui n'a pas l'air de trouver que la vie est bonne, cette saison-ci... Ah! quelle tristesse, et qu'est-ce qu'on vient faire là, je te le demande?

Sans parler des robes... Ma chère, voilà toutes les femmes qui se déguisent, maintenant, celle-ci en cantinière de zouaves, celle-là en poupée Second Empire, du genre *Grande-Duchesse*, à la « J'aime les militaires, sacrebleu! » cette autre en Lodoïska l'équilibriste ou Pamela la dompteuse, une autre encore en colonelle de spahis ou de chasseurs à pied... J'ignore si tous ces travestis sont destinés à amuser les enfants ou les vieux messieurs : mais ça ne m'a pas fait rire du tout, l'autre matin. Il y a des instants où l'on est à la grinche, probablement. A peine si j'ai dit bonjour à trois personnes : et encore, je leur ai fait une tête à congeler les sauces!

Et du reste, à quoi bon? Tous ces gens-là se racontent des potins, ils essaient de blaguer, de ricaner comme au temps où l'on était rosse : et ce que ça détone ! On a envie de dire aux gosses : « Faites-moi le plaisir de retourner au collège... » et aux vieux non-mobilisables : « Allez donc vous soigner, ça vaudrait autant. » Quant aux Argentins, aux Espagnols, aux Américains, on verra ça plus tard, après la guerre...

Enfin, ce silence, Francine, ces quatre ou cinq autos perdues dans l'allée, ces deux ou trois cavaliers, de loin en loin! Où est notre Bois d'antan? Sûrement, il y a mieux à faire qu'à perdre son temps dans cette espèce de jardin public, cette année...

Que veux-tu, j'étais de si mauvaise humeur qu'en voyant arriver le capitaine Serge Donoloff, habillé en civil, ainsi que tout le monde — comment te décrire ce qui m'est arrivé? Ce fut un désenchantement, ce fut une mélancolie... Je n'ai plus ressenti le désir de présenter mon amant aux populations, ni même de l'embrasser, ni de rien. J'ai trouvé qu'il ne lui sortait

des lèvres aucun mot intéressant. Au fond, je crois que je ne l'aime plus, vois-tu... Au revoir. Comme c'est bête, la vie, hein?

LUCIENNE.



5 juin.

Francine, Francine, viens vite me voir, me consoler, je meurs d'inquiétude et de chagrin : mon Serge bien-aimé est parti pour le front!

Je croyais ne plus l'aimer : et puis, ce matin, quand je l'ai tout à coup aperçu, frais et souriant dans son uniforme de campagne, j'ai senti que mon cœur se déchirait en mille miettes! Il venait me dire adieu, le cher garçon : et déjà il me reparlait

de marmites et de mitraille, avec sa jolie voix chantante, comme la première fois... Ah ! voilà ce qui nous intéresse, Francine : le front, les soldats, les héros. Tout le reste, les Bois de Boulogne, et les thés, et les Sentiers de la Vertu, c'est fade, c'est médiocre, c'est piètre, c'est rengaine, c'est pour faire périr de déplaisir et de niaiserie !

A tout à l'heure, n'est-ce pas ? Tu trouveras une pauvre femme en larmes, qui n'en peut plus d'amour. Je t'attends, arrive vite, si tu veux que je ne parte pas pour l'armée, moi aussi, déguisée en conscrit, tant ton Paris me dégoûte !... Vive la Russie, Francine, et vive mon Serge !

LUCIENNE.

AU SALON DES HUMORISTES

Heureuse idée, qui, sous le couvert d'une bonne action, a réuni les deux Sociétés de nos artistes humoristes, sociétés si bien composées pour se compléter l'une l'autre, et qui vraiment n'en devraient plus faire qu'une !

Moins heureux peut-être, le mot d'ordre qui a voulu limiter l'inspiration de tant d'artistes d'esprit et de talent, à des sujets relatifs à la guerre, que beaucoup, pour ne pas dire presque tous, comprennent d'une façon vraiment bien artificielle !

Comme toujours, Forain triomphe de toute sa maîtrise. Ses légendes à peine parues deviennent historiques. Par exemple, son « Loin de France » est un des plus vigoureux coups de fouet qu'il ait donnés.

Et le talent de ce diable d'homme est d'une si juste et si vigoureuse synthèse ! Rien que du crayon noir sur du papier blanc ; mais, ce panneau noir et blanc est le plus coloré de toute la salle.

Abel Faivre qui, lui aussi, est un très grand artiste, et un des trois ou quatre vrais humoristes français, a certes de beaux dessins ; mais il est là, moins lui-même. On regrette de lui bien des choses, entre autres et surtout, ses délicieuses petites Parisiennes à la fois naïves et perverses. Est-ce qu'il n'y aurait plus de Parisiennes pendant la guerre ? Il nous semble bien que si et même qu'elles sont en ce moment plus charmantes que jamais.

A. Willette est toujours le plus français des Français. Ses grandes, ses très grandes qualités, ses quelques défauts ou plutôt ses quelques erreurs, tout est français. Mais, bon Dieu, que de dessins qui, pour être beaux, n'en sont pas moins un peu pénibles !

Encore un artiste de grand talent, Poulbot. Ah ! les jolis crayons et les charmantes eaux-fortes.

Pourquoi donc A. Guillaume qui depuis si longtemps nous prouve qu'il est un homme d'esprit, tient-il tant à employer une matière lourde pour exprimer des choses légères ? Il a cinq tableaux qui pourraient être cinq charmants dessins colorés.

Comme Rouville dessine mieux et a plus d'esprit que ne le laissent supposer ses *Marseillaises* !

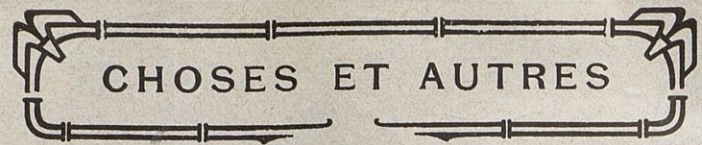
Steinlen est un très grand artiste, cependant il a confondu cheminots avec réfugiés. Que ne s'est-il un peu promené sur les routes au nord de Paris vers le 2 septembre, il aurait vu d'autres gens que ceux qu'il nous montre. Mais il n'aurait pu faire de plus beaux dessins, ni d'une plus complète maîtrise.

Louis Morin, qui a fait les plus charmantes choses qui soient et aussi les plus françaises, réussit mal la tragédie, il n'y est plus lui-même. Son fils, par contre, fait de l'ancien et du bon Morin.

L. Vallet est aussi très français, ses soldats sont de vrais soldats et ses femmes sont bien gentilles !

D'autres ont exposé des croquis de guerre plus ou moins pris sur le vif : il y en a de bons ; il y en a de moins bons...

Mais si l'ensemble n'est pas aussi satisfaisant qu'on aurait été en droit de l'espérer, la faute, encore une fois, en incombe moins aux artistes qu'aux organisateurs qui les ont condamnés à n'exposer que des « œuvres de guerre » : il aurait suffi, si même il eût été besoin, de leur demander de faire des œuvres bien françaises.



CHOSSES ET AUTRES

Les deux masques.

Nul n'ignore, même les plus médiocres physionomistes, qu'il suffit de poser une main bien à plat sous le nez d'un homme (la main du sujet lui-même ou de n'importe quel amateur), pour donner audit sujet la ressemblance d'un animal ; et cette ressemblance n'est pas uniquement physique. L'identité des caractères saute aux yeux du même coup.

Maintenant, rien n'oblige de mettre la main. Un accessoire en peut tenir lieu ; par exemple les masques protecteurs dont usent les Alliés — après les Allemands — pour éviter l'asphyxie depuis que les gaz sont devenus la cinquième arme.

Or, un journal du matin vient de publier en regard deux photographies, qui représentent un Anglais et un Boche munis du masque. Le masque anglais est une espèce de cagoule, ou si vous voulez un capuchon de domino avec le loup : le masque boche a exactement, mais exactement, le profil d'un groin.

Le Boche masqué ressemble comme deux gouttes d'eau à l'animal que Monselet appelait « cher ange » et à qui nous devons les *délicatesses*.

L'ont-ils fait exprès ? Est-ce naïveté ? Ou cynisme ? Ou une gaffe ?

Nous ne comprendrons jamais l'âme allemande. On s'en console.



Mais l'âme française, la belle âme française n'a pas de secrets pour nous. Aussi je parierais bien, à coup sûr, comme j'aime à parier, que tous nos camarades ont eu un petit froid dans le dos en lisant le communiqué du 7 :

« A Vauquois, par mesure de représailles, nous avons lancé un liquide inflammable sur les tranchées ennemies. »

J'étais justement, le 7, dans une société où l'on nous apporta la dépêche Havas à cinq minutes (je veux dire à minuit cinq), et je fus chargé d'en faire la lecture à haute voix. Lorsque j'arrivai à cette petite phrase, ce ne fut qu'un cri :

— Enfin !

Mais sur les visages, quelle colère et quel dégoût ! Certes nous avons le droit d'user contre eux des procédés dont ils usent contre nous. Nous en avons le devoir rigoureux. Nous serions criminels de ne le point faire. Mais c'est peut-être le seul devoir dont nos hommes s'acquittent sans entrain. Nous leur pardonnerons peut-être un jour leurs horreurs, nous sommes si légers ! Je ne crois pas que nous leur pardonniions jamais les représailles auxquelles ils nous forcent.



Par exemple, ce qui nous cause une joie et une admiration sans mélange, c'est la performance de cet aviateur canadien, donc français et anglais tout ensemble, qui a descendu un zeppelin. Au lendemain des raids sur Londres, ceci est encore une réponse du berger à la bergère, mais la réplique est de notre style. Le répertoire des actes héroïques, s'il était possible de le tenir à jour, remplirait déjà plus de pages que la liste des pertes allemandes : cette page-ci est probablement la plus belle. Les anciennes définitions du courage ne suffisent plus, il en faudra inventer de neuves. L'héroïsme d'aujourd'hui est précis. Un haut fait, qui est de surcroît un tour de force, confond l'imagination.

Et j'admire d'autant plus l'aviateur Warneford qu'il est rentré indemne : il est magnifique de risquer sa vie, et de la disputer jusqu'à la dernière seconde. L'homme qui, après la dépense nerveuse du duel, la vertigineuse culbute, l'atterrissage dans les lignes ennemies, a trouvé encore la force de se sauver, est assurément un prodige d'énergie et de sang-froid. Le mépris de la mort et l'indifférence sont deux choses. La bravoure ni même la ténacité n'ont rien de commun avec la manie suicide, et ce qui fait les vrais héros, c'est peut-être un « vouloir-vivre » acharné. — Pardon pour cette façon de dire allemande.

Avouons que nous aimons bien aussi le vol de nos oiseaux sur l'état-major du kronprinz. On a fait pleuvoir sur ce personnage intéressant et sur ses amis je ne sais combien de bombes, plus quelques milliers de fléchettes. L'agence Wolff elle-même déclare que *plusieurs* soldats ont été tués. Un « plusieurs » de l'agence Wolff, c'est beaucoup.

Nous n'en saurons sans doute jamais plus long sur le résultat. Peu importe, il est un point dont nous sommes sûrs. Le kronprinz lui-même n'a pas dû être atteint : on en aurait déjà entendu parler ; mais il a dû être affolé, étant donné son courage bien connu. Heureusement pour lui que c'est son frère qui a la maladie de cœur.

Nous détestons franchement le kronprinz. Et ne croyez pas que cela soit une chose si naturelle ! Il y a encore des gens, des Français, qui cherchent des excuses ou des circonstances atténuantes à Guillaume II, sous prétexte que « c'est un charmeur ». Un charmeur !... En tout cas, le kronprinz n'a jamais donné lieu à une pareille légende. Et pourtant...

Nous lisions l'autre jour — sans scandale, et plutôt avec une douce gaieté — des citations d'un discours prononcé en Sorbonne, par un homme de sport, très peu de temps avant la guerre, où l'héritier du kaiser était accablé de ces politesses qui trahissent à la fois une connaissance approfondie du protocole et une certaine disposition au snobisme. C'était des *Monseigneur* à toutes les lignes, des *Allesse Impériale* à toutes les têtes de phrases et à toutes les queues. Il paraît que son Altesse Impériale Monseigneur le Kronprinz est une intelligence, un artiste inspiré, raffiné, enfin un athlète, que dis-je ? l'athlète, l'athlète complet. Cette caricature ? C'est le comble ! O Praxitèle ! O Phidias ! Hermès d'Olympie ! Antinous du musée de Naples !

Et quinze jours avant la guerre !...

Mais que voulez-vous ? On ne pouvait pas savoir. Les prophètes eux-mêmes, de qui c'est le métier, commettent quelquefois de plaisantes erreurs, et le plus expert de nos diplomates-historiens a écrit, à la même époque, dans une revue :

« L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand ne saurait avoir aucune influence sur les destinées de l'Europe. »

Sans avoir jamais été charmant, le kronprinz a empaumé plus de naïfs... et de naïves qu'on ne voudrait croire. Il est vrai que ses procédés de séduction sont irrésistibles. Jugez-en.

Nous ne voudrions pas reparler de cette jolie et inconséquente princesse, qui montrait le mois dernier, dans les salons de Paris, les lettres à elle écrites par Son Altesse Impériale *d'un château de l'Aisne*. Non, ne parlons plus de la princesse ! On lui a fait comprendre — un peu tard — qu'elle ferait mieux de s'en aller, et — chose plus extraordinaire — elle l'a compris. Elle a fait ses malles... N'en parlons plus.

Elle a fait ses malles, et elle n'a sûrement pas oublié d'emporter l'ingénieux souvenir, le fétiche que lui avait envoyé Monseigneur, toujours du même château. C'était — si nos yeux qui l'ont vu ne nous ont pas trompé et si notre mémoire est fidèle — c'était une réduction de l'emblème qui orne la coiffure des hussards de la mort : un crâne et deux tibias croisés. Dans les orbites, deux petits diamants. Quel luxe ! Quelle grâce ! Et comment une faible femme n'oublierait-elle pas les plus élémentaires prescriptions de la civilité puérile et honnête quand elle a reçu un si joli bibelot d'un fils d'empereur ?



Il faut décidément croire que la musique joue dans l'existence des modernes un rôle prépondérant ; car on n'a jamais tant parlé des questions musicales que depuis que l'Europe est à feu et à sang et qu'on ne s'y entend plus.

Voilà encore que Guillaume II, qui oublie complètement de déclarer la guerre à l'Italie, pense à interdire les représentations des auteurs italiens sur les théâtres de l'empire. Les trois compositeurs plus particulièrement visés sont, nous dit-on, Puccini, Leoncavallo et Mascagni.

Eh bien, ce n'est pas juste ! Nous croyons pourtant nous souvenir que ceux des musiciens italiens qui avaient de gros intérêts en Allemagne s'étaient montrés, depuis le début de la

guerre (la nôtre), d'une prudence, d'une neutralité irréprochable. Ils étaient neutres jusqu'à la gauche, et ils ne s'en cachaient pas. Ils le criaient même par-dessus les toits. Ils auraient bien protesté contre Louvain et Reims s'ils avaient su exactement ce qu'il en était. Mais ils ne savaient pas, on ne sait jamais, et en fin de compte ils s'abstenaient, ou bien, si timidement ils protestaient, c'était au conditionnel et avec toute sorte de repentirs. Les droits d'auteur avant tout !

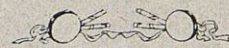
Il est probable que vous ne connaissez pas la parodie de *Marion Delorme* par Duvert et Lausanne ? A la fin du drame d'Hugo, on voit passer une litière fermée dans laquelle est censé être le cardinal de Richelieu, et Marion, folle, crie :

— Regardez tous ! Voilà l'homme rouge qui passe.

A la fin de la parodie, on jetait d'un côté à l'autre de la scène, de la cour au jardin, un sac vide, et la Marion de Duvert et Lausanne criait :

— Regardez tous ! Voilà la recette qui passe.

Les compositeurs neutres ne veulent pas du sac vide. N'importe quoi excepté ça. Et voilà que l'accident leur arrive, quand ils ont tout fait pour l'éviter ! Une lâcheté, petite ou grande, n'est jamais quelque chose de bien joli. Mais une petite lâcheté inutile est quelque chose de bien piteux. Guillaume, vous êtes ingrat ! Non, ce n'est pas juste. Mais c'est assez drôle.



Nous avons appris par la même dépêche qu'un libraire de Dresde a fait sur la voie publique, aux acclamations de la foule, un autodafé des œuvres d'Annunzio.

Notre illustre ami continue d'ailleurs d'être injurié à guele que veux-tu par les journaux de Germanie. Sa gloire ne s'en porte pas plus mal, et que les gratte-papiers boches l'appellent pornographe et décadent, ce n'est point ce qui l'empêchera d'avoir la plus belle aventure qu'un poète ait jamais rêvée.

Mais nous aurions grand tort de ne point prendre garde à ces injures allemandes (qui ne diffèrent que par la forme de certaines critiques point allemandes faites naguère à notre ami), et M. P. S., c'est-à-dire M. Paul Souday, en précise fort bien, dans *Le Temps*, la valeur et la portée.

Ce n'est pas seulement sur la musique que l'on a dit des sottises depuis août dernier, c'est aussi sur la littérature. Il y a même plus longtemps que l'on en dit sur la littérature, et on avait commencé bien avant la guerre. On nous menace d'une renaissance que nous appellerions plus volontiers une réaction (si l'un et l'autre de ces deux mots n'étaient également indéfinissables) et on nous promet une littérature fade, honnête (ici encore nous prions que l'on définisse), une littérature sans byzantinisme (dit-on) — en termes plus francs sans recherche de style, — une littérature de « sensibilité » hostile à l'intelligence qui a fait son temps, et à la science qui a fait faillite, comme chacun sait : enfin une littérature, soit de pensionnat de jeunes filles ou de sacristie.

Le triomphe de Gabriele d'Annunzio, qui ne se traduira pas vraisemblablement, à la fin de la guerre, par l'insuccès de ses poèmes et de ses proses, est un coup pour les amateurs de capucinades. Il est superflu de leur remontrer que l'orateur sublime de Quarto représente avec un certain éclat tout ce qu'ils anathématisent. Seuls, des gens d'une ignorance crasse peuvent taxer de décadent un écrivain, qui en italien aussi bien qu'en français remonte aux sources les plus classiques et les plus anciennes de la langue. Seuls des tartufes — hélas ! il n'en manque pas, et nous ne voulons pas croire que l'union sacrée nous défende de les appeler par leur nom — seuls donc des tartufes peuvent qualifier de pornographe l'auteur de *L'Intrus*, du *Feu* et de *L'Enfant de volupté*. Mais il est certain que l'auteur de *L'Intrus*, du *Feu* et de *L'Enfant de volupté* n'écrit pas

« ... pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines »

Nous ne croyons pas qu'après la guerre il donne davantage dans l'anémie ; et comme on peut espérer qu'il gardera quelque influence sur les lettres, les écrivains d'après-demain ne seront peut-être pas tous confits en vertu. Soyez tranquilles, nous aurons de quoi lire, et on ne nous réduira pas encore aux bibliothèques bleu de ciel.

LA GUERRE A

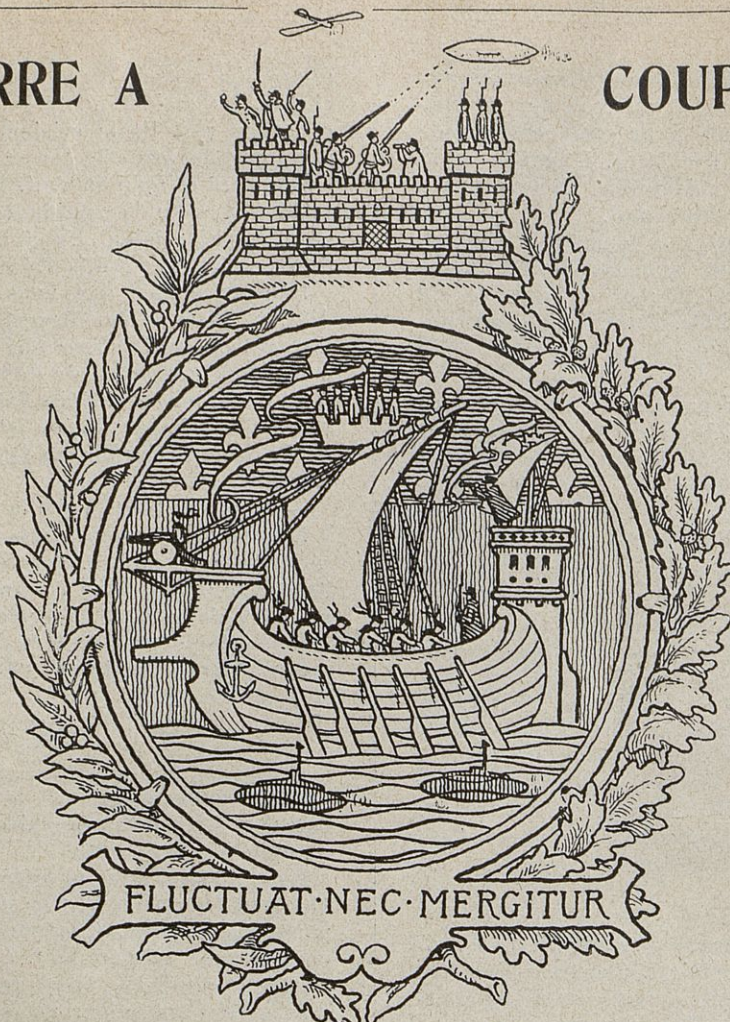
COUPS DE CRAYON



QU'EST-CE QUE LA GUERRE D'ITALIE
Pour Von Bülow :
Un petit échec diplomatique de Giolitti



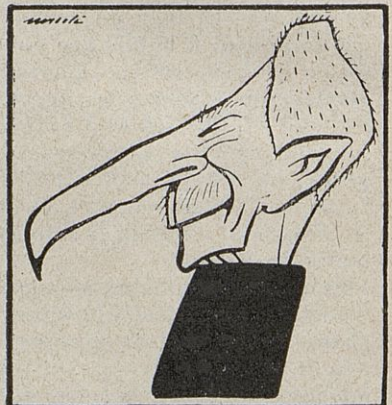
Pour le Grand Etat-Major allemand :
Un secteur de plus, et voilà tout!



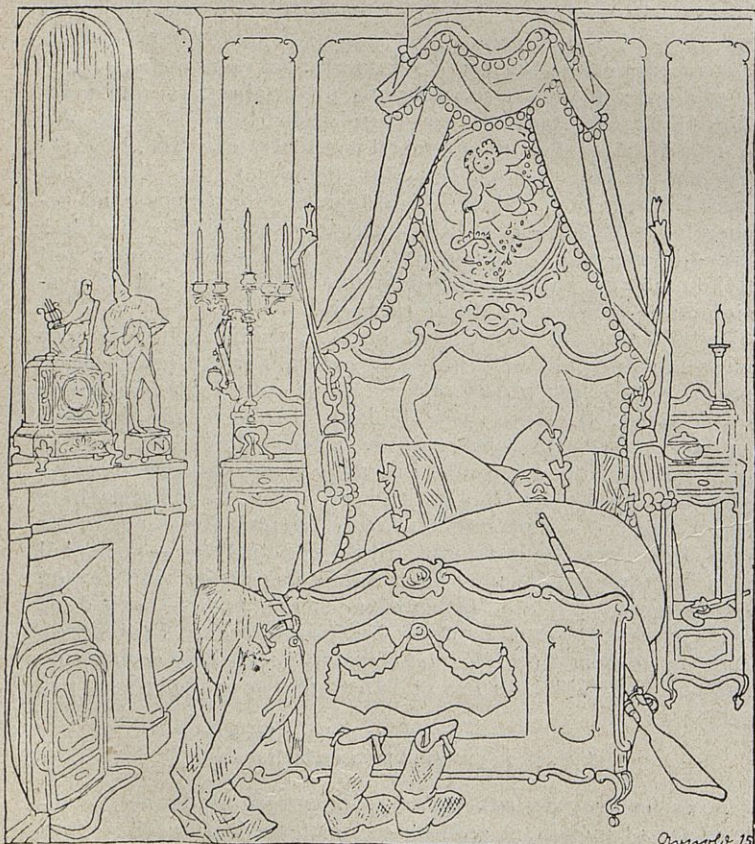
LE BLASON DE GUERRE DE PARIS
(Life, de New-York.)



QU'EST-CE QUE LA GUERRE D'ITALIE?
Pour le Kaiser :
La perspective d'un mauvais dîner à Rome



Pour le Kronprinz :
De la viande fraîche!
(Numero, de Turin.)



LES BOCHES PEINTS PAR EUX-MÊMES
Le repos d'un Barbare en Flandre.
(Simplicissimus, de Munich.)



L'AMOUR PLUS FORT QUE LA HAINE
JONATHAN. — Laissez crier les méchants, ma chère Marianne : ils ne pourront empêcher que nous nous aimions.
(Life, de New-York.)

SEMAINE FINANCIÈRE

Les transactions sont de nouveau plus clairsemées. Le marché dans l'ensemble est un peu moins animé, mais l'impression générale demeure satisfaisante.

Nos rentes, néanmoins, poursuivent avec régularité leur mouvement ascensionnel, notre 3 0/0 accrochant le cours rond de 73 francs.

Les Banques et les chemins de fer sont un peu hésitants. Quelques demandes sur la Sosnowice.

Par contre, en coulisse, on réalise les industrielles russes, Bakou et Toula, principalement. E. R.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée générale ordinaire de la Banque de Paris et des Pays-Bas a eu lieu le 31 mai sous la présidence de M. Griotet. Dans le rapport lu à l'Assemblée, le Conseil d'Administration fait ressortir que par suite de l'énorme perturbation causée par la guerre dans la presque totalité du monde civilisé, la Banque de Paris, qui ne s'occupe pas principalement d'opérations d'escompte, mais s'intéresse sous des formes diverses à de grandes entreprises, a été naturellement des plus atteintes pendant le second semestre de 1914.

Le compte de profits et pertes représente un solde de francs 12.136.791,79, mais ce résultat ne pouvant, dans les conditions actuelles d'incertitude, être considéré comme un bénéfice acquis et disponible, le Conseil propose de réserver ce solde provisoire du compte profits et pertes jusqu'au règlement de l'exercice 1915. Il estime en même temps, en vue d'asseoir la situation de la Banque sur des bases qui soient de nature à donner toutes les garanties désirables, devoir faire au moyen des réserves antérieurement accumulées de très larges amortissements portant à la fois sur les titres du Portefeuille et sur les différents chapitres des syndicats, participations et avances.

Après ces amortissements, et en présence du chiffre de francs 103.556.844 restant à ses comptes de réserve, chiffre supérieur à son capital de 100.000.000 entièrement versés, la Banque peut attendre que l'heureuse issue de la guerre rouvre pour la France et pour le monde entier une ère nouvelle où l'activité financière, commerciale et industrielle pourra recommencer à s'exercer. Elle sera ainsi toute prête à donner le plus large concours à toutes les initiatives et particulièrement à celles qui auront pour but le développement de la prospérité de notre pays.

L'Assemblée a approuvé dans toutes leurs parties le Rapport et les Comptes de l'exercice 1914 ainsi que la proposition de prélèvement sur le fonds de prévoyance, ratifié la nomination de M. Turretini, comme Administrateur, nommé M. G. Dutilleul, Censeur, et MM. R. Sautter et le comte de Lyrot, Commissaires.

PARIS - PARTOUT

Les Folies-Bergère ont donné, la semaine dernière, une matinée réservée aux soldats convalescents, et nous avons idée que ce spectacle leur a fait plus de plaisir que bien des galas officiels. La Revue des

Folies-Bergère est extrêmement brillante et très bien composée: elle charme, elle amuse, et elle émeut. Un de ses tableaux surtout, le final du 2^e acte, *l'Union sacrée des trois couleurs*, est magnifique et il a soulevé parmi nos soldats un enthousiasme qui était touchant à voir.

Moulin de la Chanson, directeur: Emile Wolff.

Paul Marinier, Hyspa (Vincent)
Jean Bastia ce trio célèbre
Avec Arnould et Deyrmon (Jean)
C'est l'esprit léger tel un zèbre!
Folrey, Bl. de Vinci, Clermont
Pierrette Mad; toute la grâce.
Quelle soirée aimable on passe
Au beau *Moulin de la Chanson*.

Matinées dimanches et fêtes à 3 heures.
Téléph. Gutenberg 40-40.

UN TOUR DE MAGIE DE L'ENCHANTEUR PRINTEMPS



(Life, de New-York.)

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « **Chocolats et Bonbons Prévost** » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Kurstenberg, Paris.
Ses collections: **Maitres de l'Amour**, 7 fr. 50; **Coffret du Bibliophile**, 6 fr.; **Romans humoristiques**, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE
30, r. Gustave-Courbet 2^e face

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR.
4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

Hygiène et Beauté p^r les Mains et Visage. **M^{me} GELOT,**
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année.
M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

BEAUTÉS ANDALOUSES. Lots à 5, 10 et 20 fr. **Librairie du Progrès.**
Traversia Relox, 7, Madrid (Esp.)

MARIAGES Relations mondaines, Renseignements.
M^{me} TELLE, 9, rue Brey (Étoile).

M^{me} JANE Soins d'Hygiène et de Beauté.
7, r. du haub.-St-Honoré, 3^e ét. (1 à 6).

Manucure PÉDICURE. Tous Soins d'Hygiène.
M^{me} HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

HENRI FRÈRE et SEUR. Renseignements mondains.
148, rue Lafayette (2^e étage, à gauche).

ARIANE BEAUTE, SOINS D'HYGIÈNE,
8, rue des Martyrs, 2^e étage. (1 à 7 h.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE
Élegante installation.
130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

Soins d'Hygiène et de Beauté, MANUCURE.
2, r. Chérubini, 3^e ét. (sq. Louvois)

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains.
19, rue Saint-Roch (Opéra).

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY
18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

BAINS HYGIÈNE, MANUCURE, PÉDICURE. (Confort moderne.)
41, rue Richelieu. (Entresol.)

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène.
48, rue Rochecouart (entresol).

Soins d'Hygiène MAISON DE 1^{er} ORDRE, 65, rue de Provence (angle Chaus. d'Antin).

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl.
M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (2 à 6).

M^{me} Andrey MANUCURE ANGLAISE. Méthode unique.
47, rue d'Amsterdam, 2^e gauche.

M^{me} BOYE Experte, MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.)
11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

HYGIÈNE SOINS SCIENTIFIQUES. Pr. de guerre. **M^{me} ROBERT HAMEL,** 14, r. Gaillon, 3^e ét. (10 à 7).

Miss REGINA SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames.
Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

MARIAGES RENSEIGNEMENTS
Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations matrimoniales et les plus étendues.
M^{me} Gambiéro
4^e étage 18, rue de Provence



— Pour comprendre le « communiqué », on m'a dit de consulter les cartes. Je ne sais pas si celles de l'État-Major valent mieux que les miennes, mais plus je fais de réussites et plus je m'embrouille !